

se trouvait placé à quelque distance de la cour; chacune d'elles avait son cercle, ses dames d'honneur, ses chambrières et ses créatures; et le vicame de Chartres se tenait pas la halle de la messe, qui de haut en bas, jetait d'aimables sourires au roi de France monté sur un superbe aigleux tout comparé d'or et de soie bleu-ciel comme la robe de Diane de Poitiers. Catherine, entourée des princesses de la maison de Lorraine, se levait à ses courtoisants qu'elle regardait majestueusement et froid. Ce pendant dit Vanille, elle n'était pas toujours ainsi, et souvent montrait sa nudité et découvrait ses seins de soie tirée avec soin comme pour appeler sur elle les regards.

Ce jour-là, quoique improvisé, ne laissait pas d'être dicté de la prodigalité du successeur d'un François Ier, et les cris de Noël! retentissaient à chaque entrée en lice que faisait le roi. Enfin, le troisième jour du tournoi, le 28 juin, maltré sa grande fatigue, il rompit encore cinq lances, le comte de Montmorency s'étant distingué en se carrousel: aucun seigneur n'aurait pu tenir contre lui, son impuissance était telle, il avait tellement la communication à son coursier, que presque toujours il renversait au premier choc homme et cheval avec une merveilleuse adresse, et les maladroites comme les tribunes et les cris du populaire et les fanfares bruyantes étaient en constante virlotte.

Henri II avait été le premier chevalier du tournoi, après Gabriel pourtant... La lice allait se fermer, les joutes avaient cessé, le roi lui-même se leva et se rendit au lieu de complimenter le marchand des Bouteilles que son palefroi venait de désarçonner, et qui était rouge de... fureur, quand il aperçut à l'autre bout du champ-clos le comte de Montmorency, la lance encore haute; il voulut courir contre lui, le comte s'y refusa, mais l'impétueux Henri le lui ordonna du geste et en prenant pas le temps de refermer sa visière, la baissa seulement et s'élança contre Gabriel; quelques coups de lance sont échangés avec une pareille adresse, l'éclair des armures, les chevaux bondissant semblaient devenir qu'il s'agit de la vie ou de la mort de leurs maîtres, quand par malheur la lance du comte se brisa sur le plastron du roi, et du contre-courant venant la visière de son casque, l'air et l'écui d'acier avec le tronçon si violemment qu'Henri II se cassa la parole et la communication le 30 juin 1558. On le reléva aussitôt, ses médecins l'eurent mené au transport dans son palais et ce théâtre de fête devint en un instant une scène de deuil.

On a dit qu'on recouvra la parole qu'une heure avant de mourir, et il en usa pour ordonner qu'on n'acquiescât pas la comtesse de Montmorency, qui était innocente et malheureuse. L'onzème jour, il périt de cette blessure qui réalisait l'épigramme de Louis Guicé!

Cet accident fut-il le résultat du hasard ou de la secrète espitation des assassins religieux commis sur les protestants? Cette question appartient plus à la conscience de l'histoire qu'à l'histoire elle-même.

CONNAISSANCES UTILES.

Que le pauvre apprenne à gagner, le riche à dépenser.

CONSEILS D'UN PROLÉTAIRE A SES SEIGNEURS.

Apprêter au bonheur d'un gouvernement populaire et ne pas chercher à s'en rendre digne en réformant ses moeurs et en purifiant la vertu, est d'un bon; c'est l'historio de celui qui attend la fortune dans son lit.

Aidez-vous, le Ciel protégera, à révoqué, après le législateur élu, une société à jadis célèbre; que cette maxime soit votre, hommes qui saurez aux bienfaits des institutions de moralité.

Pourquoi toutes nos résolutions ont-elles manqué leur but, ont-elles été exécutées par les lois?

Parce que l'homme n'est toujours plaint de son malaise, mais en rechercher les véritables causes.

Parce que toutes les réformations de la presse ont été dirigées plutôt contre les hommes que contre les choses.

Et maintenant, quelle route faut-il suivre pour que de pareilles fautes ne se renouvelent plus?

Instaurer les masses, réformer les lois, et ne plus faire de la politique comme les Jésuites font de la théologie, en appliquant sur le feu à tout.

Nous, simples prolétaires, qui ne pouvons ni réformer les lois, ni changer le régime, nous appellerons nos frères au travail intellectuel.

Et, s'ils sont privés d'un élément indispensable pour s'instruire; s'ils ne savent ni lire, ni écrire, nous leur donnerons les moyens faciles de leur acquisition; nous leur apprendrons à apprendre.

Et, au contraire, si par où l'on est premièrement commis assés, nous aurons les moyens faciles de développer leur intelligence, et leur force, nous leur donnerons des richesses. Mettez en commun celles que vous possédez; leur direz-vous; car si vous êtes seuls qui n'ont que de la terre à posséder, ils auront une utilité que de deux cents valent.

Et nous dirons à ceux qui savent, à ceux qui veulent de la liberté et de l'égalité: Avez-vous éternellement rêléché sur des vains que vous laissez voler qu'il d'homme libre? Et nous déciderons à les employer et à consacrer-vous la parole.

Sauvez-vous faire l'unité d'intérêt quand l'intérêt général aura parlé!... Et vous vous plaignez de votre fortune, votre vie pour le salut de la patrie!

Etes-vous assez forts pour mépriser les avances du pouvoir? Etes-vous assez intègres pour respecter la fortune publique? Etes-vous assez braves pour défendre l'autorité? Jamais liberté et le débâche!

Serez-vous les fils de l'union, bon époux, bon père? Si vous avez mal traité toutes ces choses, si vous êtes rebelles à en avoir les conséquences, eh! alors vous êtes non; et ne faites, marchez en avant de la comédie des droits qui nous mangent en core, à l'affermissement de ceux que nous possédons déjà!

Que si les égoïstes repus nous méprisent, méprisons-nous-mêmes.

Et quand nous serons arrivés à notre but, réjouissons-nous; car, alors, le bonheur du genre humain sera assuré.

Parce que le travail sera en honneur; Parce que l'ouvrier n'aura plus à gémir sur le sort de sa famille;

Parce que les enfants élevés par la patrie recevront gratuitement l'instruction nécessaire à l'industrie qu'ils veulent embrasser;

Parce que l'épargne du pauvre qui travaille n'ira plus grossir les richesses de celui qui ne fait rien;

Parce que les charges n'ont été de dix progressées; Parce que l'homme travaillera d'égal à égal avec l'homme, qu'il soit un professeur;

Parce que l'élève sera un élève honnête, les grands négociants seront des négociants, les grands artisans plus un artisan bonnetier qui produit, qu'un riche libérin qui désape;

Parce que l'épargne ne restera plus que l'épargne; Parce que, là où il n'y a plus d'intérêt à décerner, s'il n'y a plus de sifions; Parce que, là où le riche modeste est préféré à l'arrogant modeste et au savoir orgueilleux, les hommes sont modestes;

Parce que, là où la prolixité est la seule distinction possible, les hommes sont probes.

Trimbale Public.

Au peu d'esprit que le bon homme avait.

L'esprit d'autrui par complément seroit.

Pour le Fantastique.

Mr. le Rédacteur.

A l'auteur on reconnaît l'ouvrier, dit le proverbe. Or si le proverbe prétend dire vrai d'habitude, je veux à l'her de la faire au moins mentir une fois. Voici comment je m'y prendrai :... Comme le m'ai pas jusqu'à présent pris la liberté de me borner parlant, de me donner un premier titre comme un g'neur, d'annoncer que je vais changer les idées d'une masse de citoyens, de vanter ma propre intelligence, d'être par les magasins des faubourgs trémoussés et des commis démagogues et des curieux oisifs pour leur dire de ceurs entremêlés de calomnie sur le prochain que je n'ose pas attaquer en face, de m'imposer comme l'organe officiel de notre corps le plus respectable, en un mot comme je n'ai pas eu pour système de me charger avec impudence d'une tâche au-dessus de mes forces, je passe dans le public pour un être innocent-sait-on dire, pour un jeune homme innocent, inoffensif, même pour un simple d'esprit; afin donc de jouer un tour des plus malins à cet estimable public, je me propose de vous glisser la présente communication qui sera sans doute assez bien faite, assez finement tournée pour que nul de ceux qui me connaissent ne m'en s'avisent pas de plus futes que moi; si vous en voulez une preuve lisez le *Canadien* du 31 Août. On m'a dit que cette feuille est rédigée par un jeune homme aux talents bien sublimes, par un de nos plus fiers érudits, par un de nos critiques les plus d'effrétés, enfin par un certain qui dans un petit cercle d'admirateurs se donne comme une autorité compétente en fait de matières de goût, d'art, de style littéraires. Je n'en crois rien et l'on m'a sûrement trompé s'il est vrai tout fois qu'à l'œuvre on reconnaisse l'ouvrier.

Prenez donc par curiosité, Mr. le rédacteur, le numéro du *Canadien* du 31 Août et vous verrez que le premier article éditorial est un véritable chef-d'œuvre de genre, pitoyable par le langage et absurde par le style. L'esprit me et la lettre assomme.

Je ne m'attacherais pas particulièrement à la tendance du message car je n'ai su en débiter aucune. L'auteur nous parle d'abord d'un article du *Messenger* puis il s'agit sans raison sur cet infantin défunt lord sydenham qu'il abandonne que pour nous parler d'une élection prochaine. Je n'attaquerai donc pas le sens de l'article vu que je ne lui en découvre aucun; ça

il n'y a rien le roi perd ses droits; mais je passerai de suite à une simple énumération de quelques phrases ridicules :—

"Il fut que notre organisation visuelle soit en opposition directe." L'écrivain ne dit pas à qui n'a qu'il; d'on il faut naturellement, supposer que c'est à elle même; ce qui est si véridique; car si l'on en croit le ramour secret, cet illustre personnage voit ordinairement les choses de travers et regarde les honnêtes d'un mauvais œil. Je ne dirai rien de la "d'homme obscure" des "génitives" ni même des "tempêtes roses violentes parmi les tempêtes" ni des "maux moins grands parmi les maux". Je ne dirai rien de l'élasticité de la justice, car je crois que l'auteur fait le petit méchant aux mêmes "en doute"; mais je m'abstiens sans vous faire attendre davantage sur une phrase d'un ridicule bien subtil, d'une bêtise encore plus sublime. La voici :

"A force de ruse, d'astuce et de mille autres moyens sans autre légitime, on soutient bien-pendant quelque temps un fragile édifice de cartes qu'on a décoré de couleurs éblouissantes, comme deux juments de coléoptes toutent long-temps dans l'air, par leurs habiles manœuvres, la balle qu'ils reçoivent sur leurs palettes, mais leurs mains ne sont pas toujours là pour la soutenir, et elle tombe en suivant la loi naturelle de la gravité."

Monsieur l'éditeur, j'ai deux petites acures qui le soir passent tout temps à construire de petits édifices de cartes qu'elles décorent quelquefois de couleurs éblouissantes et ma mère jusqu'à ce jour leur avait permis cette innocente récréation, mais depuis qu'elle a vu dans le *Canadien* qu'on ne soutient ces sortes d'édifices qu'à force de ruse, d'astuce et d'autres moyens illégitimes, elle leur a défendu d'y jamais retourner; mais petites sœurs qui s'avisent de jouer à la pelote ont reçu la même défense, comme de juste; voilà cependant ce que leur ont valu la politique de lord Sydenham et les comparaisons du rédacteur mentionné du *Canadien*.

Quel affreux galimatias! une comparaison comparée à une comparaison fautive, et le tout couronné par la grammaire la plus simplifiée! et cependant des plaisants soutiennent que celui qui a eu l'insolence ou l'innocence d'écrire une pareille phrase a suivi un cours de rhétique! et, ce qui est plus fort, d'autres plaisants encore plus d'ill-égarés que ce même littérateur a communiqué à quelques uns de ses intimes son intention de donner quelque jour un cours public de littérature!!! Je prends un billet dès aujourd'hui, car je ne voudrais, pour aucune menagerie, pour aucun cirque ni pour aucun autre spectacle de bêtes savantes manquer celui qu'on nous promet; l'affiche qui nous l'annoncera pour attirer les regards et l'attention par quelque singularité inouïe portera sans doute en gros caractères : Cours de littérature par un homme qui ne sait pas écrire. Mais ce qui sera plus singulier que la singularité, c'est que l'affiche aura dit vrai.

Monsieur l'éditeur, si vous connaissez particulièrement les propriétaires du *Canadien* vous devriez bien leur conseiller de confier leur journal à des mains moins maladroites en l'absence de l'habile rédacteur ordinaire; car soyez sûr qu'ils font par là tort non seulement au *Canadien* mais encore aux canadiens. Dans l'espoir qu'ils me sauront gré de l'avis que je leur donne et que vous me pardonnerez la liberté que j'ai prise de réclamer un aussi grand espace de vos colonnes pour une pareille rapsodie je dirai à ceux qui désirent en savoir moi non point pour me référer mais pour me décrier à la sourdine que je les prie bien de reconnaître l'ouvrier à l'œuvre.

CARCAN.

MOYEN DE FAIRE ENGRER LES GENS.

ou

Devois traités-nous donc d'ignorants?

Il est matin, un journal du Haut-Canada, m'est tombé, par hasard, entre les mains; je n'ai pas été peu surpris d'y lire la parole suivante, extrait d'un journal d'anglais; moi qui pensais l'innocent que tous les sujets britanniques, excepté les canadiens, étaient la fleur